

Nous étions l'avenir

par Alexandre Ezra Piraux



Nous étions l'avenir
 Auteur Yaël Neeman
 Editeur Actes Sud, 2015
 ISBN 978-2330048778
 288 pages
 Traduit de l'hébreu

La question de la justice sociale et de la propriété dans les kibboutzim

Récit de Yaël Neeman traduit de l'hébreu par Rosette Azoulay avec la collaboration de Rosie Pinhas-Delpuech, Actes Sud, avril 2015.

Le collectif et l'individu

Le récit de Yaël Neeman est un récit de vie écrit indifféremment à la première personne du pluriel et à la première personne du singulier. Il raconte avec tendresse, humour et aussi avec une lucidité poignante son histoire de vie au kibboutz Yehi'am en Haute Galilée en 1946.

Mais avant d'en arriver à cette histoire, nous ferons un bref voyage dans le temps et l'espace pour situer l'œuvre politique unique que fut l'expérience des kibboutzim. Nous examinerons ensuite la question de la justice sociale et du droit de propriété dans les kibboutzim, ces éléments sont plus qu'un contexte. Ils furent en effet déterminants

en ce qu'ils ont influencé la personnalité de Yaël Neeman.

Les origines des kibboutzim : un peu d'histoire

Le kibboutz puise ses racines politiques dans le parti Hapoel Hatzair qui est une organisation influencée par le socialisme populiste russe, dont le principal inspirateur fut Aharon David Gordon.

L'idéal prôné tend vers un socialisme rural, anti-industriel et anti-autoritaire très influencé par l'anarchisme et le refus des structures élues.

En 1910, un petit groupe de jeunes immigrants juifs originaires de l'Europe de l'Est fonda sur les rives du lac Tibériade, Degania, le premier kibboutz

d'Israël.

Ils voulaient offrir un modèle social en créant un « homme nouveau » et une « société nouvelle » débarrassés de la propriété privée .

A partir des années 1920-1930, les sionistes de Ahdout Ha'avodah lancèrent à leur tour des kibboutzim. Ces derniers furent plus orientés vers des activités industrielles. Le mouvement kibboutzique fut au faîte de sa gloire dans les années 1930, à l'époque on parlait des « Murs et tours », (Homah

« *Les besoins matériels d'autrui sont mes propres besoins spirituels* »

R. Israël Salant (XIX^{ème} siècle)

ou Migdal) qui furent des premiers fortins en bois qui deviendront ensuite des kibboutzim. Les noyaux de l'HaChomer Hatzair eurent un rôle de catalyseur.

Les kibboutzim se multiplièrent rapidement de 7 en 1920 à 85 en 1940 et près de 150 à la veille de la création de l'Etat d'Israël. 268 localités bénéficient aujourd'hui du statut juridique de Kibboutz. Les kibboutzim servirent d'outil d'intégration à de nombreux immigrants juifs et d'expulsés juifs des pays arabes.

Avant même la création d'Israël en 1947, la population des kibboutzim avait atteint son maximum et représentait 7 % de la population juive vivant en Israël. Il n'était plus que de 3,3 % dans les années 1970.

A la fin des années 1970, d'importantes difficultés économiques liées à l'inflation et à une quasi suppression des subventions par le premier gouvernement du Likoud imposèrent une réorganisation en profondeur des kibboutzim.

Les kibboutzim et la longue tradition de justice sociale

Yaël Neeman raconte donc l'histoire du kibboutz Yéhi'am qui fut fondé par ses parents originaires de Hongrie.

Les premiers pionniers sionistes étaient laïques et athées et sûrement inspirés par leur expérience sociale et par la culture politique européenne.

Toutefois on ne peut exclure que d'autres influences plus lointaines et profondes aient inconsciemment opéré sur eux.

Ainsi le récit du don de la manne « pain du ciel » dont les hébreux se sont nourris durant 40 ans dans le désert, après la sortie d'Egypte (Ex. 16) constitue une véritable

leçon de régulation de la vie sociale. Il nous rappelle que chacun devait aller recueillir, jour après jour, la ration rigoureusement indispensable pour lui-même et sa famille. « *Il fallait résister à la tentation d'en prendre davantage et de stocker pour le lendemain.* » Chacun avait recueilli à proportion de ses besoins du jour et dans un esprit de confiance totale. Toute accumulation, mise en réserve entraînait la putréfaction du superflu.

La libération annuelle, la septième année (Chemitah) et après sept fois sept années l'année jubilaire, le Yovel, proclament la liberté sur terre de tous ses habitants (Lév. 25 : 10). Il s'agit de remettre à zéro les dettes, les servitudes, à « *faire table rase des charges du passé pour rétablir l'équilibre social* ».

Ces institutions servirent de modèle dans la lutte contre la pauvreté et les injustices.

Le Don de la manne et l'année jubilaire de libération ont donc dû, au moins culturellement et inconsciemment, imprégner et inspirer les premiers kibboutznik. Ces éléments font en tous les cas partie de leur héritage culturel et civilisationnel.

De la propriété au kibboutz et ailleurs

La propriété telle qu'on la connaît aujourd'hui n'a pas toujours existé comme telle. Ainsi par exemple, un éminent juriste du XVIII^{ème} siècle, Beccaria, la considérait comme un droit terrible, qui est celui d'exclure l'accès ou l'utilisation.

Il écrivait à ce sujet que « *La propriété est un droit terrible et qui n'est peut-être même pas nécessaire* ».

A l'origine, la propriété était seulement un arrangement entre des personnes et des

collectivités relatif à la disposition d'objets de valeur (droit d'usage, propriété collective par exemple). Elle va progressivement devenir une forme particulière de propriété privée qui implique le droit exclusif d'un individu d'interdire à tous les autres d'accéder à tel ou tel bien.

Le politologue canadien Macpherson (1962) a démontré que les gens ne vont plus, au cours des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, définir leur rapport au monde en termes de relations sociales mais en termes de droits de propriété. La notion de propriété privée au sens moderne et plein de ce terme est une forme particulière de propriété qui date de cette époque. Mcpherson parlera d'« individualisme possessif » à savoir que les personnes se considèrent toujours plus comme des êtres isolés dotés de droit de propriété privée.

Le Code civil de Napoléon (1804) va sacraliser la propriété et en faire un droit quasiment absolu, celui d'user, d'abuser et même de détruire l'objet de propriété.

Comme on le sait ce n'est qu'entre la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle que des idéaux de propriété collective et de partage radical vont réapparaître dans les luttes sociales.

Au kibboutz Yéhi'am, les enfants portaient les mêmes vêtements et il leur était interdit de posséder des objets personnels, ils n'appartenaient pas à leurs parents, chez qui ils se rendaient comme des invités. L'idée du kibboutz était celle d'une grande importance accordée à l'individu et la croyance que plus

l'individu se dévouait pour le collectif, plus il s'accomplissait.

Le travail était sa propre récompense et un acte créateur en soi. Il ne s'agissait donc pas tellement de sacrifice pour la communauté et la récompense du zèle était plus douce que toute rétribution matérielle.

Appréciation du livre

Le livre se compose d'une série d'histoires, d'anecdotes personnelles et de réflexions sur sa vie au kibboutz jusqu'à la fin de son service militaire. Lors de ce dernier, ce qu'elle appelle des fissures vont apparaître et la psychologue militaire va la démobiliser de façon anticipée. Elle recevra néanmoins à sa grande surprise un grade supérieur.

Ce qui m'a ému dans un premier temps est la beauté de l'écriture. Ainsi dès la deuxième page lit-on : « Et c'était vraiment de belles années baignées d'or. Parce que nous vivions dans la température glacée et brûlante d'un soleil éternel. » et plus loin « Nous ne savions pas que nous étions nés en 1960 sur une étoile dont la lumière était morte depuis longtemps et qui sombrait dans la mer. »

Ce roman d'initiation qui commence avec la petite enfance m'a aussi dans un premier temps laissé décontenancé et perplexe face aux apparentes contradictions. Je reconnais avoir été désorienté par rapport aux sentiments de la narratrice, à l'alternance des émotions et aussi par le mélange entre le « nous » et le « je » dans l'écriture du texte.

*Le travail
était sa propre
récompense et
un acte créateur
en soi.*

A la réflexion, ce qui frappe dans ce livre est sans doute l'exposition de contraires (paradoxes).

Ainsi il y a absence de connaissance chez les enfants du kibboutz de l'histoire de celui-ci et de l'idéologie qui le fonde, qui est ce rêve porté par leurs parents alors que les enfants sont régulièrement confrontés à l'histoire de leur communauté par l'intermédiaire de cérémonies, de récits et de chansons. Ils ne parviennent pas, selon la narratrice, à lier tous les événements historiques. Aussi la phrase « Nous ne savions pas » semble être une rengaine de l'ouvrage.

De même, le contraste entre les efforts productivistes liés à la valeur suprême qu'est le travail comme ascèse rédemptrice, et l'école qui autorise à faire l'école buissonnière « comme dans les pays civilisés où on ne punit pas les prisonniers en fuite, car il est dans la nature de l'homme de fuir ses geôles et d'être libre ».

Les poèmes lus, les récits du soir et les chansons côtoient les records de productivité agricole et les prouesses techniques.

Cet univers de paroles, et de réunions chaque soir est aussi le monde des silences. Enfants et adultes vivent dans des mondes parallèles.

Tout en étant surprotégé par leurs éducateurs, les enfants peuvent souvent se retrouver livrés à eux-mêmes.

Les bâtiments et la maison des enfants sont dépourvus d'esthétique « si on peut utiliser ce mot pour décrire des endroits aussi laids »

(absence de couleurs de stimulation), alors qu'il y a beaucoup de soirées culturelles et que la nature environnante est belle à couper le souffle.

« Nous avons tant de caries et si peu de bonbons » exprime bien de manière métaphorique toutes ces contradictions.

Yaël Neeman abandonne le kibboutz et la vie en communauté après un service militaire de 11 mois dans les blindés, qui sera écourté pour des motifs mystérieux qu'elle refuse de considérer comme psychologiques.

Elle sent que sa dette à rembourser est incommensurable « elle se déployait de la mer jusqu'au ciel, de Yanouha jusqu'à Petra ». Comme elle l'écrit sèchement : elle n'a pas dit non, elle a déserté.

Face à tout cela aucune amertume, aucun regret, surtout aucun jugement. Certains regretteront l'ambivalence et peut-être son absence de prise de position.

Il semble bien, selon elle, que sa faculté critique du libre examen et sa lucidité, qui lui viennent en fin de compte du kibboutz, lui aient donné les outils nécessaires pour le juger, pour choisir.

Les failles intimes nées du séisme vécu par les parents et grands-parents des enfants expliquent sans doute bien des choses.

Alexandre (Ezra) Piraux ■